

THE RAW AND THE COOKED

Lisa Marie Dennis Zhou

MADIHA YAQOUTI

Pouvez-vous nous parler de votre parcours, qu'est-ce qui vous a poussé à faire des films ?

LISA MARIE

Je pense que je fais des films depuis six ans maintenant. Je suis vraiment intéressée par la réalisation parce que c'est pour moi un moyen de se connecter avec les communautés avec lesquelles on n'a jamais l'occasion de le faire... J'ai travaillé sur des films généralement basés sur des communautés spécifiques, certaines aux États-Unis, d'autres en Chine et enfin *The Raw and the Cooked* à Taïwan.

DENNIS ZHOU

Mon parcours à moi est moins conventionnel. *The Raw & the Cooked* est mon premier film. Auparavant, j'ai travaillé en tant que scénariste et monteur à New York. J'ai écrit quelques scénarios et critiques de films et j'ai travaillé dans la presse pour le Festival du Film de New York. Il s'avère qu'ensuite, Lisa et moi avons reçu cette fameuse bourse – Fullbright program – pour aller, des États Unis, passer une année à Taïwan. J'ai eu la chance d'être avec Lisa, elle avait apporté ses talents de cinéaste mais également tout son équipement technique. Nous avons donc regardé beaucoup de films et décidé de créer quelque chose pendant notre séjour à Taiwan.

Quand est-ce que l'idée de *The Raw and the Cooked* est-elle devenue concrète ? À quel moment le film a-t-il commencé à devenir un film ?

LISA MARIE

Alors que nous étions tous les deux en train d'explorer à vélo la région de Chishang – qui est assez sauvage – pour trouver un restaurant le soir, nous sommes descendus dans une rue sans éclairages à la recherche d'une adresse qu'on avait repérée. Arrivés au restaurant, nous sommes tombés sur cette famille – les Chens – qui nous a chaleureusement accueillis. Ce fût la genèse de la rencontre avec cette famille de l'est taiwanais. Nous ne pensions pas vraiment faire un film, pendant un certain temps nous passions juste du temps avec eux en tant qu'amis, à Chishang et à Taipei la capitale. Naturellement avec le temps, nous avons commencé à documenter et à filmer ensemble.

DENNIS ZHOU

Le timing coïncidait avec la première vague de Covid-19. Après avoir passé du temps avec eux à découvrir leur relation à la région et aux paysages qui les entourent, nous avons réalisé qu'on pouvait juxtaposer leur relation mécanique à la région et d'autre part leur relation organique, plus naturelle aux lieux, et ainsi voir comment ces deux choses pourraient communiquer.

Il y a un percutant personnage qu'on retient : l'escargot. Était-ce votre fil conducteur durant la réflexion sur l'écriture du film ?

LISA MARIE

En fait, l'escargot a été introduit dans cette région – et à Taïwan en général – au début des années 1900, à l'époque où le Japon colonisait Taïwan et transformait une grande partie du pays en rizières. Le Japon essayait d'en faire un grand producteur de riz et c'est donc à cette époque que la population autochtone de la région a commencé à s'impliquer dans la récolte. L'escargot a une histoire et une relation très intéressantes avec le travail des gens. Cet escargot est donc présent à cause et grâce aux rizières. Après la pluie, le soir, les gens de la région sortent dans ces champs, avec des lampes frontales comme au début du film, pour ramasser des escargots. C'est une activité importante car elle engendre tout le processus de nettoyage/cuisine qui vient après. Nous avons donc concentré le film sur cela puis nous avons commencé à étendre la réflexion à d'autres aspects de leur vie. Nous ne voulions pas seulement nous concentrer sur cette incroyable famille et leur communauté, mais aussi sur les plantes et les animaux avec lesquels ils interagissent au quotidien. D'ailleurs le titre original du film *Jumoli* veut dire escargot.

DENNIS ZHOU

L'escargot résume la façon dont les forces de l'histoire ont façonné le paysage, puisqu'il est apparu avec le colonialisme. Le paysage a également été remodelé pour produire du riz. Ainsi, nous avons réalisé qu'on tenait un fil pour l'écriture du documentaire. Nous avons réalisé que cette minuscule créature renfermait beaucoup de forces historiques. C'est aussi drôle parce que la première du documentaire a lieu ici en France et qu'ici, les escargots sont soit pas comestibles, soit considérés

comme un mets délicat. En tous cas durant la réalisation du film, je pense en avoir mangé environ 300 (rires).

Pouvez-vous nous en dire plus sur cette lecture postcoloniale développée à travers le film ?

LISA MARIE

La première bobine que nous avons tournée était celle où ils nettoyaient les escargots. C'est devenu pour nous un moment vraiment important où les aînés de la famille essayaient d'apprendre aux enfants leur langue maternelle, la langue Amis. Je pense qu'il est devenu très clair qu'à travers leur incroyable relation au non-humain, à travers ces activités, à travers leurs intérêts, qu'il subsiste une sorte de connexion intergénérationnelle autour de la culture et de la préservation de cette langue en danger.

On remarque en effet qu'il y a un parti pris au niveau du cadrage les plans serrés qui nous plongent dans les détails du quotidien des Chens.

LISA MARIE

Oui, je pense qu'il y a deux aspects dans la façon dont le film a été tourné : le premier est pratique. J'avais juste un vieux zoom Arri sur la caméra et il n'était pas calibré. Il fonctionne mieux quand on zoome complètement, alors que quand on fait un plan plus large avec, c'est difficile de voir sur quoi est faite la mise au point. Aussi, j'aime ce qui se passe quand on filme en plans serrés. Il y a une sorte d'effondrement de l'espace qui se produit, que je trouve intéressant. Ça peut aussi être intéressant d'imaginer le point de vue d'un escargot. Aussi, quand on filme de très près, on crée une sorte d'intimité, une connexion avec le moment qu'on partage avec la caméra, c'est un peu abstrait. Ça ne donne pas au spectateur une réponse complète. Au contraire, ça suscite des questions. Je veux que les gens voient ces petits détails qu'ils ne verraient peut-être pas autrement.

DENNIS ZHOU

Après avoir développé le film et en le regardant simplement en tant que spectateur, je me suis aperçu qu'il y avait un effet de texture qui se développe lorsque vous filmez de la manière dont Lisa le fait. Il y a quelque chose dans le grain de la pellicule, la proximité, la perspective qui crée presque un sens du toucher. Il y a quelque chose de plus tactile, sensoriel, quand vous filmez de cette façon.

MADIHA YAQOUTI

À lire également sur le blog mediapart : <https://blogs.mediapart.fr/cinema-du-reel-0>

SÉANCES

16/03–18H40–C1
18/03–16H40–Mk2